

La leçon de Jean Ziegler :

Cibler la honte pour dissiper la haine

« Je me souviens d'une nuit d'avril 1964 à Genève. J'avais été à Cuba en 1958-1959. Je voulais y retourner pour y vivre. Les amis de la délégation cubaine à la première Conférence sur le commerce m'avaient fixé rendez-vous à l'hôtel Intercontinental. Nous y discutâmes jusqu'à l'aube. Le Che était là. Avec son ironie chaleureuse, toujours un peu déroutante, il me dit: « **Mais toi, ici, tu es dans le cerveau du monstre ! Que veux-tu de plus ? Ton champ de bataille est ici...** » Il me désignait la ville de Genève qui défigurée par la prolifération des banques, se réveillait sous nos yeux. » Jean Ziegler « Une Suisse au-dessus de tout soupçon »

« Mais leur victoire la plus éclatante, les seigneurs de la banque helvétique la remporte au niveau de la lutte de classe idéologique: par leur appareil de propagande internationale hors pair, par leur corruption de larges secteurs de la classe politique autochtone, les seigneurs de la banque répandent l'idée d'une identité complète entre leur stratégie de pillage et de recel et les intérêts nationaux de l'État et du peuple suisses. »... « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme »... « L'argent est le sang des pauvres disait Léon Bloy. Jamais cette évidence n'a été plus vraie que lorsqu'on l'applique à un certain système bancaire qui, avec la plus-value tirée d'hommes affamés, accumule d'incroyables trésors dans les mausolées suisse de la finance internationale »... « La bourgeoisie française s'est démasquée à Vichy. »... « Faux anti-capitalistes, les xénophobes perturbent le programme de la classe dominante en ce qu'ils réclament une réduction trop forte de la main d'œuvre étrangère, qui aurait des conséquences catastrophiques pour l'économie du pays. Ils mettent enfin en lumière la contradiction entre l'internationalisme de la bourgeoisie et l'isolationnisme politique de vastes couches de la population. Ils ne s'agit pourtant là que de contradictions secondaires: les xénophobes servent objectivement les intérêts de l'oligarchie dans la mesure où ils approfondissent la division entre travailleurs nationaux et ouvriers immigrés. »... « Se puede matar el hombre_Pero no mataran la forma_En que se alegraba su alma_Cuendo soñaba ser libre: Il peuvent tuer l'homme_mais ils ne peuvent tuer la façon_dont son âme se réjouit_lorsqu'elle rêve d'être libre »
(Jean Ziegler « Une Suisse au dessus de tout soupçon »)

p17 « Son arrogance l'aveugle. Depuis longtemps, l'occident ne se rend plus compte du rejet qu'il suscite. C'est qu'en matière de désarmement, de droit de l'homme, de non prolifération nucléaire, de justice sociale planétaire, il pratique en permanence le double langage. »

p32 [d'après Maurice Halbwachs « Les cadres sociaux de la mémoire »] : « plus un événement est traumatisant pour une société, plus profondément celle-ci l'enfouit dans sa mémoire. La conscience collective doit alors lentement apprivoiser l'horreur vécue. Ce n'est qu'après une longue période de maturation que la communication deviendra possible, que l'horreur vécue se transformera en objet d'analyse. »

p46 [cite Alfred Métraux « Haïti, la terre, les hommes, les dieux » 1957] : « **Sans Auschwitz, les Européens n'auraient jamais su ce qu'ils avaient fait aux Africains.** »

p45 à 52 chasse à l'esclave

p52 « Mais le 20 Mai 1802, Bonaparte rétablit l'esclavage ... : « L'apport de ce sang là menaçait de communiquer au sang européen « la nuance qui s'était répandue en Espagne après l'invasion des Maures... » »[...][voir aussi Toussaint Louverture <http://bellaciao.org/fr/spip.php?article13683> <http://www.potomitan.info/articles/napoleon.php>]

« Nombre d'anciens révolutionnaires retournèrent leur veste » Billot-Varenne...Victor Hugues

p53 à 66 *la conquête coloniale* (Faidherbe, Gallieni, Bugeaud Garnier Gérard, corps expéditionnaires

p56 « Or sans racisme pas de conquête coloniale. Soumettre à son joug un être humain présuppose la négation de son humanité. En effet , si le maître (le conquérant) percevait comme son semblable et son égal celui ou celle qu'il réduit aux fers, il ne pourrait ni justifier ni même supporter mentalement son crime. C'est pourquoi colonialisme et maladie mentale ont partie liée. Le curieux destin du capitaine Voulet illustre mon propos. »[...]

p64 *Tasmanie* George Arthur

p66 *Rapt James Stephen en Australie puis Canada* [voir aussi Michel Debré *Creuse-Réunion...*]

p76 « Les négriers de Bordeaux »

p114 « Zone d'exportation spéciales en Chine » [voir aussi *Ciudad Juarez Mexique*

<http://www.contretemps.eu/interventions/assassinats-ciudad-ju%C3%A1rez-ph%C3%A9nom%C3%A8ne-f%C3%A9minicides-nouvelles-formes-violences-contre-femm>
<http://bellaciao.org/fr/spip.php?article145300...>]

p116 « Les oligarchies financières chinoise, indienne et occidentale sont concurrentes et solidaires au sein du même système d'oppression et d'exploitation des peuples. La souffrance des populations alimente la haine de l'occident. »

p122 « Schizophrénie » des droit-de-l'hommes

p123 *sarkoziy Darfour Tchad*

p127 *Beit Hanoun*

p137 « Pourquoi cette cécité ? Pourquoi cette tranquille arrogance quand des centaines de millions d'hommes rejettent ce double langage et conteste à l'occident son hégémonie morale ?

P153 « Or l'indépendance du nouvel Etat [sécessionniste] avait été essentiellement l'oeuvre des services secrets français et la très grande majorité de la population du Biafra était hostile à la sécession [avec le Nigéria fédéral]...[leurre de la lutte interreligieuse...] René Faulques idem au Katanga (assassinat Lumumba). 35 officier de l'OAS responsables et payés par Elf.

P157 accords entre pétroliers et junte militaires...

Jean Ziegler (La haine de l'occident).

Le pouvoir de la honte

D'après Jean Ziegler dans ses ouvrages dont « La haine de l'occident »

L'un ou l'une

Jean Ziegler est la seule personnalité (avec Danielle Mitterrand qui seule aussi « portait à gauche ») qui nous soutenaient devant l'OAS durant dix ans (www.independentwho.org)

Je ne le connaissais que de nom sans l'avoir lu ni vu, par contre je connaissais le livre coordonné par sa femme Erica Deuber Ziegler:

« Nous Autres » et c'est ainsi que j'ai pu constater que l'un n'est rien sans l'autre; l'un ou l'une est la moitié de l'autre. Des couples bien enracinés ensemble, on en a tous en tête; par exemples Claude et Lydia Bourguignon rencontrés avec les faucheurs . Et quand l'un ou l'une disparaît, il ou elle continue de « vivre dans l'autre ». Il-elle continue de vivre dans la mémoire et le cœur de l'autre. C'est encore plus remarquable lorsque c'est la lutte qu'elle_il menaient ensemble se prolonge après la disparition de l'autre. Le deuxième exemple que j'ai pu constater est la lutte et l'histoire commune de Solange et Michel Fernex , ensuite d'autres apparaissent comme la lutte et l'histoire commune de Annie Thébaud-Mony et Henri Pézerat. Mais encore celle de Bella et Roger

En 1776, Benjamin Franklin fut nommé premier ambassadeur de la jeune République américaine en France. Il avait 70 ans. Franklin arriva à Paris le 21 décembre, venant de Nantes, après une longue et périlleuse traversée sur le *Reprisal*.

Le grand savant s'installa dans une modeste maison à Passy. Les échetiers commencèrent bien vite à épier chacun de ses faits et gestes. Celui de *La Gazette* écrit : «Personne ne l'appelle Monsieur... tout le monde s'adresse à lui en l'appelant tout simplement Docteur Franklin... comme on l'aurait fait avec Platon ou Socrate.» Un autre dit : «Protée n'était finalement qu'un homme. Benjamin Franklin aussi. .. mais quels hommes !» Voltaire qui, à 84 ans, ne sortait pratiquement plus de chez lui, se déplaça jusqu'à l'Académie royale pour l'y accueillir avec solennité.

Coauteur, avec Thomas Jefferson, de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, signée le 4 juillet 1776 à Philadelphie, Franklin jouit aussitôt, dans les cercles révolutionnaires et les salons littéraires de Paris, d'un prestige immense. Que disait cette déclaration? Relisons son préambule : «Nous tenons les vérités suivantes pour évidentes par elles-mêmes : tous les hommes ont été créés égaux; le Créateur leur a conféré des droits inaliénables, dont les premiers sont : le droit à la vie, le droit à la liberté, le droit au bonheur [...].

« C'est pour s'assurer de la jouissance de ces droits que les hommes se sont donné des gouvernements dont l'autorité devient légitime par le consentement des administrés [...].

«Lorsqu'un gouvernement, quelle que soit sa forme, s'éloigne de ces buts, le peuple a le droit de le changer ou de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement en le fondant sur ces principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtra la plus propre à lui donner sécurité et bonheur».

Situé au cœur du quartier de Saint-Germain, le café Procope était le lieu de prédilection des jeunes révolutionnaires. C'est là qu'ils tenaient leurs réunions et organisaient leurs fêtes.

Benjamin Franklin y dînait de temps à autre, en compagnie de la belle Mme Brillouin. Un soir, un jeune avocat de 20 ans, Georges Danton, l'interpella bruyamment: «Le monde n'est qu'injustice et misère. Où est la sanction? Votre déclaration n'a, pour se faire respecter, aucun pouvoir ni judiciaire ni militaire ... »

Franklin lui répondit: «Erreur! **Derrière cette déclaration, il est un pouvoir considérable, éternel : le pouvoir de la honte (the power of shame).**»

Le *Petit Robert* dit de la honte: «Déshonneur humiliant. [...] Sentiment pénible de son infériorité, de son indignité ou de son humiliation devant autrui, de son abaissement dans l'opinion des autres (sentiment de déshonneur). [...] Sentiment de gêne éprouvé par scrupule de conscience. »

Ce sentiment et les émotions qu'il suscite, les affamés du bairó de Pelá Porco à Salvador de Bahia les connaissent parfaitement : «Precio tirar la vergonha de catar no lixo ... » («< Je dois vaincre ma honte pour pouvoir fouiller dans les poubelles ... »).

S'il ne parvient pas à vaincre sa honte, l'affamé meurt. À l'école, il arrive que des enfants brésiliens tombent d'inanition du fait de l'anémie. Sur les chantiers, la privation de nourriture fait défaillir les ouvriers. Dans les bidonvilles d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, dénommés pudiquement «habitats insalubres» par les Nations unies, là où vit 40 % de la population mondiale, les rats disputent aux ménagères la maigre pitance familiale. Le sentiment d'infériorité torture les habitants.

Les êtres faméliques errant dans les rues des mégapoles d'Asie méridionale et d'Afrique noire sont, eux aussi, talonnés par la honte.

Le sentiment du déshonneur interdit au chômeur en loques de pénétrer dans les beaux quartiers, là où il pourrait pourtant, peut-être, trouver un travail pour se nourrir et nourrir sa famille. La honte le retient de s'exposer aux regards des passants.

Dans les favelas du nord du Brésil, les mères ont coutume, le soir, de mettre à bouillir de l'eau dans une marmite en y déposant des pierres. À leurs enfants pleurant de faim, elles expliquent : « Le repas sera bientôt prêt. .. », tout en espérant qu'entre-temps les enfants se seront endormis. Mesure-t-on la honte éprouvée par une mère devant ses enfants martyrisés par la faim et qu'elle est incapable de nourrir ?

Adolescent, Edmond Kaiser a échappé aux sbires de la police de Vichy et à la déportation. Juge d'instruction militaire dans l'armée du général Leclerc, il découvrit en Alsace, puis en Allemagne, l'horreur des camps nazis. S'exilant à Lausanne, il y fonda une organisation internationale d'aide à l'enfance, Terre des hommes. Il est mort à 82 ans, au seuil du nouveau millénaire, dans un orphelinat du sud de l'Inde.

Edmond Kaiser écrit : « Si l'on ouvrait la marmite du monde, sa clameur ferait reculer le ciel et la terre. Car ni la terre ni le ciel ni aucun d'entre nous n'a vraiment mesuré l'envergure terrifiante du malheur des enfants ni le poids des pouvoirs qui les broient »

Dans leur for intérieur, beaucoup d'Occidentaux, parfaitement informés des souffrances des affamés africains ou des chômeurs pakistanais, ne supportent que difficilement leur quotidienne complicité avec l'ordre cannibale du monde. Ils en éprouvent de la honte, aussitôt relayée par un sentiment d'impuissance. Mais très peu trouvent le courage – à l'exemple d'Edmond Kaiser – de se dresser contre cet état de fait. C'est alors qu'il est tentant, pour calmer ses scrupules, de se rabattre sur des explications justificatrices.

Les peuples fortement endettés d'Afrique sont « paresseux », dit-on volontiers, « corrompus », « irresponsables », incapables de construire une économie autonome, des « débiteurs-nés », par définition insolvables. Quant à la faim, on invoque bien souvent le climat pour l'expliquer ... alors que les conditions climatiques sont infiniment plus dures dans l'hémisphère nord – où les gens mangent – que dans l'hémisphère sud – où ils périssent de sous-alimentation et de faim.' Mais la honte habite aussi les seigneurs. Ceux-ci savent parfaitement les conséquences de leurs actes : la destruction des familles, le martyre des travailleurs sous-payés, le désespoir des peuples non rentables n'ont pas de secrets pour eux.

Quelques indices témoignent même de leur malaise. C'est ainsi que Daniel Vasella, prince de Novartis, géant suisse de la pharmacie, construit actuellement à Singapour le Novartis Institute for Tropical Diseases qui devra produire, en quantité limitée, des pilules contre la malaria, un médicament qui sera vendu dans les pays démunis à son prix de revient. Le seigneur de Nestlé, Peter Brabeck-Lemathe, remet à chacun de ses 275 000 employés, oeuvrant dans 86 pays, une « bible » rédigée de sa main et qui leur enjoint de se conduire humainement et de façon « bienfaisante » envers les peuples qu'ils exploitent•

Pour Emmanuel Kant, le sentiment de honte provient du déshonneur. Il dit la révolte devant une conduite, une situation, des actions, des intentions avilissantes, dégradantes, ignominieuses, et qui contredisent « 1 'honneur d'être un homme ». Pour signifier la honte dans toutes ses acceptions, Kant recourt à deux termes pratiquement intraduisibles en français : die Schande et die Scham. J'ai honte (Scham) de l'insulte qui est faite à l'autre et qui, de ce fait, est infligée à mon honneur d'être un homme (Schande) 1. L'empire de la honte a pour horizon le déshonneur infligé à tout homme par la souffrance de ses semblables.

Dans la nuit du 4 août 1789, les députés composant l'Assemblée nationale ont aboli le système féodal en France. Or, aujourd'hui, nous vivons la reféodalisation du monde. Les seigneurs despotiques sont de retour. Les nouvelles féodalités capitalistes détiennent désormais un pouvoir qu'aucun empereur, aucun roi, aucun pape n'a possédé avant elles.

Les cinq cents plus puissantes sociétés capitalistes privées transcontinentales du monde – dans l'industrie, le commerce, les services, la banque – contrôlaient, en 2004, 52 % du produit mondial brut: en clair, plus de la moitié de toutes les richesses produites en une année sur notre planète. Oui, la faim, la misère, l'écrasement des pauvres sont plus effroyables que jamais.

Les attentats du 11 septembre 2001 à New York, Washington et en Pennsylvanie ont provoqué une accélération dramatique du processus de reféodalisation. Ils ont été l'occasion pour les nouveaux despotes de s'approprier le monde. De s'emparer sans partage des ressources nécessaires au bonheur de l'humanité. De détruire la démocratie.

Les derniers barrages de la civilisation menacent de céder. Le droit international est à l'agonie. L'Organisation des Nations unies et son secrétaire général sont mis à mal et diffamés. La barbarie cosmocrate progresse à pas de géant. C'est de cette réalité nouvelle qu'est né ce livre.

Le sentiment de honte est l'un des éléments constitutifs de la morale. Il est indissociable de la conscience de l'identité, elle-même constitutive de l'être humain. Si je suis blessé, si j'ai faim, si – dans ma chair et dans mon esprit – je souffre l'humiliation de la misère, je ressens de la douleur. Spectateur de la souffrance infligée à un autre être humain, j'éprouve, dans ma conscience, un peu de sa douleur, et celle-ci éveille à son tour ma compassion, suscite un élan de sollicitude, m'accable de honte aussi. Et je suis incité à l'action.

Je sais, par intuition, par l'exercice de la raison, par mon exigence morale, que tout homme a droit au travail, à l'alimentation, à la santé, au savoir, à la liberté et au bonheur.

Si la conscience de l'identité habite tout être humain, donc celle aussi des cosmocrates, comment se fait-il que ces derniers aient une action aussi dévastatrice? Comment expliquer qu'ils combattent avec tant de cynisme, de férocité et de ruse les aspirations élémentaires au bonheur? Ils sont pris dans cette contradiction fondamentale : être un homme, rien qu'un homme, ou s'enrichir, dominer les marchés, exercer les pleins pouvoirs, devenir le maître.

Au nom de la guerre économique, qu'ils déclarent eux-mêmes en permanence à leurs possibles concurrents, ils décrètent l'état d'urgence. Ils installent un régime d'exception, qui déroge à la morale commune; et ils suspendent, parfois peut-être à contrecœur, les droits humains fondamentaux (pourtant avalisés par toutes les nations de la terre), les règles morales (pourtant affirmées en démocratie), les sentiments ordinaires (qu'ils ne pratiquent plus qu'en famille ou entre amis).

Si j'exprime de la compassion, si je témoigne de solidarité à l'endroit d'autrui, mon concurrent profitera instantanément de ma faiblesse. Il me détruira. En conséquence, contre mon gré, à ma grande honte (refoulée), je suis contraint, à chaque instant du jour et de la nuit, et quel que soit le prix humain à payer, de pratiquer la maximalisation du profit et de l'accumulation, de m'assurer de la plus-value la plus élevée dans le laps de temps le plus court et au prix de revient le plus bas possible.

La prétendue guerre économique permanente exige des sacrifices, comme toute guerre. Mais celle-ci semble bien être programmée pour n'avoir jamais de fin.

Bien des théories et des idéologies de pacotille obscurcissent la conscience des hommes et des femmes de bonne volonté en Occident. Du coup, beaucoup parmi eux tiennent l'actuel ordre

cannibale du monde pour immuable. Cette croyance les empêche de transformer en actions de solidarité et de révolte la honte qui est enfouie au plus intime d'eux-mêmes. L'enjeu est donc bien de détruire d'abord ces théories. La mission historique des révolutionnaires, telle que l'évoquent les « Enragés » en 1793, consiste à combattre en faveur de la justice sociale planétaire. Il s'agit, pour eux, de réveiller les colères contenues, de stimuler le goût de la résistance démocratique collective. Il faut remettre le monde sur ses pieds, la tête en haut, les pieds en bas.

Il faut broyer la Main invisible du marché. L'économie n'est pas un phénomène naturel. Elle n'est qu'un instrument, qu'il convient de mettre au service d'un but unique : la recherche du bonheur commun.

Pétri du sentiment pénible de son infériorité, de son indignité, découvrant que ni la faim ni la dette ne sont inévitables, l'homme honteux du tiers-monde peut, lui aussi, prendre conscience et se lever. Souffrant de son déshonneur, l'affamé, le chômeur, l'homme humilié ravale sa honte aussi longtemps qu'il croit sa situation immuable. Il se transforme en combattant, en insurgé, en révolté dès lors que l'espoir pointe, dès lors que la prétendue fatalité révèle ses failles-. La victime devient alors acteur de son destin. C'est à la mise en œuvre de ce processus que ce livre veut contribuer. Ce sont Benjamin Franklin et Thomas Jefferson qui, les premiers, ont formulé le droit de l'homme à la recherche du bonheur. Repris par les « Enragés » de Jacques Roux, cette revendication est devenue le principal moteur de la Révolution française. Pour eux, l'idée de bonheur individuel et collectif résumait un projet politique, qu'ils voulaient d'application immédiate et concrète.

Quels sont les obstacles qui se dressent aujourd'hui devant la réalisation du droit de l'homme à la recherche du bonheur? Comment démanteler ces obstacles? Comment assurer un libre cours à la recherche du bonheur commun ? Ce livre tente de répondre à ces questions.

Voici son plan.

Dans l'histoire universelle des idées, la Révolution française a introduit une rupture radicale. Elle a concrétisé politiquement les préceptes philosophiques des Lumières et du rationalisme libérateur. Quelques-uns de ses principaux acteurs, notamment les « Enragés », ont évoqué l'horizon de tous les combats présents et à venir pour la justice sociale planétaire. Intitulé « Du droit au bonheur », la première partie leur donne la parole. Mais elle décrit également le mouvement de reféodalisation actuelle du monde entreprise par les sociétés capitalistes privées transcontinentales, le régime de violence structurelle qu'elles instituent et les forces encore obscures qui se dressent contre elles. Une section importante y est consacrée à l'agonie du droit.

La deuxième partie est consacrée à l'exposé général des rapports de cause à effet entre la dette et la faim, ces armes de destruction massive déployées contre les plus faibles. La faim ? Elle pourrait être vaincue à brève échéance par l'imposition de certaines mesures à ceux qui manient ces armes. Affligée par une famine chronique et par l'effondrement du prix du seul produit d'exportation qu'il est susceptible de voir monnayer en devises – les grains de café -, le peuple éthiopien souffre, mais s'organise. À l'autre bout du monde, au Brésil, une révolution silencieuse est en marche : victime lui aussi de la sous-alimentation permanente d'une grande partie de ses habitants et d'une dette écrasante, ce pays est en train de forger des instruments inédits de libération. Je consacre les troisième et quatrième parties à ces expériences inédites de lutte ou de résistance. Les sociétés transcontinentales privées, détentrices des technologies, des capitaux, des laboratoires les plus puissants que l'humanité ait connus, sont la colonne vertébrale de cet ordre injuste et mortifère. La cinquième partie de mon livre met en lumière leurs pratiques les plus récentes.

De la connaissance naît le combat, du combat la liberté et les conditions matérielles de la recherche du bonheur. La destruction de l'ordre cannibale du monde est l'affaire – des peuples.

seulement géographique. Ce qui qualifie l'Occident, c'est son mode de production, le capitalisme, et sa domination historique violente sur d'autres peuples. Oui, mais alors pourquoi la mémoire blessée renaît-elle de ses cendres plus d'un siècle après l'abolition de l'esclavage, et plus d'un demi-siècle après l'expérience de la colonisation ? Selon l'auteur, qui s'appuie sur Halbwachs, lorsque une population est victime de violences, naît un état de choc. Or, au lieu d'exulter la révolte qu'elle porte en elle du fait de son oppression, « *elle évacue au plus profond de sa mémoire l'évènement destructeur que sa conscience ne parvient pas à maîtriser. [...] La conscience collective doit alors lentement apprivoiser l'horreur vécue* ».

Cette nécessité de « digérer » le passé s'est illustrée dans le cadre de l'initiative avortée de Bandung. Du 18 au 24 avril 1955, sur l'île indonésienne, se sont réunis les dirigeants de 27 pays du Sud : 15 Etats venaient d'Asie, 9 du Moyen-Orient, et 3 d'Afrique. Il s'agissait pour ces derniers de définir une politique militaire, culturelle, et économique commune afin de contrer l'influence des puissances coloniales occidentales et d'affirmer une identité culturelle et politique propre aux pays du Sud. Ce fut un moment décisif dans la récupération par ces derniers de leur mémoire, qui donna naissance au Mouvement des non-alignés. Il réunit notamment 2 personnalités éminentes dans la lutte face à l'impérialisme occidental : Nehru, Premier Ministre de l'Inde, et Nasser, chef de l'Etat égyptien. Par la suite, d'autres conférences seront organisées, mais le mouvement tombera peu à peu en désuétude. Ce n'est qu'en 2006, lors d'une rencontre à la Havane, qu'il connut une réelle résurrection. Au sein de l'ONU, 120 des 192 Etats membres en font désormais partie.

Mais sur quoi se fondent les revendications de repentance et de compensation prônées par les pays du Sud ? Selon Jean Ziegler, la réponse est évidente : la traite des Noirs et la conquête coloniale. Il rappelle avec une ferveur non feinte l'histoire et le quotidien des esclaves, soulignant que « *plus de 20 millions d'hommes, de femmes, et d'enfants africains ont été arrachés à leur foyer [...] pour servir de main d'œuvre dans les plantations et dans les mines, souffrant de la faim et de la maladie, subissant la torture* ».

Concernant les massacres coloniaux, le diplomate limite son analyse historique à la colonisation française, rappelant, par de nombreuses dates et exemples, les noms de ceux qui ont fait cette période sombre de l'histoire du pays. « *Des noms, depuis longtemps oubliés, en Occident obsèdent la mémoire des Maghrébins et des habitants d'Afrique noire : Bugeaud, Gallieni, Gérard, Voulet, Chanoire, etc* ». Le colonialisme serait alors le fruit d'un seul phénomène, le racisme: « *Soumettre à son joug un être humain présuppose la négation de son humanité* ».

L'opposition actuelle quant à la perception de cette mémoire serait l'un des principaux facteurs justifiant cette thèse de « haine de l'Occident ». Les mémoires des peuples du Sud sont des « *mémoires blessées* ». A l'inverse, « *l'Occident témoigne d'une mémoire triomphante, arrogante, imperméable au doute* ». Au sein même des Nations-Unies, deux acteurs ont pris conscience des dangers que représentait une éventuelle « guerre des mémoires » qui brisait les espoirs d'accord de la communauté internationale sur des problématiques pourtant fondamentales (nucléaire, désarmement, famine etc) : Mary Robinson, ancienne Haut-commissaire aux Nations-Unies pour les droits de l'Homme, et Kofi Annan, ancien Secrétaire général de l'organisation. A leur initiative, a été lancée la Conférence mondiale contre le racisme de Durban, en 2001, avec pour principal objectif de briser le tabou des mémoires. Ce fut un échec criant selon Jean Ziegler. Alors que les pays du Sud exigeaient une réelle repentance et des compensations financières pour les préjudices causés au cours de l'Histoire par l'Occident, ce dernier a réfuté toute responsabilité, prônant la nécessité d'avancer, et de faire fit du passé. Un accord (vide) a été adopté *in extremis*.

Cette négation a notamment été réitérée par l'ancien Président français Nicolas Sarkozy lors de son discours à Dakar en 2007, au cours duquel il a expliqué que parmi les colons il y avait des « *hommes bons* », rappelant également que « *le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire* » et que « *jamais l'homme [africain] ne s'élance vers l'avenir* ».

La mondialisation, ou le passage d'une domination territoriale à une domination économique des pays du Sud

«*Quand les riches maigrissent, les pauvres meurent* » Confucius

Si les arguments soulevés dans cette première partie font référence à des événements passés, la domination de l'Occident aurait été perpétuée dans la construction d'un modèle économique inégalitaire encore en vigueur aujourd'hui. Tout d'abord, une contradiction « *insupportable* » existerait entre démographie et pouvoir : « *depuis plus de 500 ans, les Occidentaux dominent la planète. Or les Blancs n'ont jamais représenté plus de 23,8% de la population mondiale – à peine 13% aujourd'hui* ».

« *Dans la perception des peuples du Sud, l'actuel ordre du capital occidental globalisé, avec ses mercenaires de l'OMC, du FMI, de la Banque mondiale [...], représente le dernier, et de loi le plus meurtrier, des systèmes d'oppression advenus au cours des cinq siècles passés* ». Deux exemples concrets sont donnés par l'auteur : le marché du coton et le nouvel accord de partenariat économique entre l'UE et les peuples des ACP (Afrique, Caraïbes, Pacifique).

Concernant le marché du coton, certains Etats producteurs et notamment les Etats-Unis versent régulièrement des subventions à leurs agriculteurs, initiative que ne peuvent reproduire la plupart des pays de l'ouest africain tels que le Mali. Le coton américain se négocie ainsi à des prix inférieurs de 30 à 40% par rapport au coton africain. Alors que l'OMC interdit de telles pratiques, et plus précisément le dumping agricole, les 5 Etats africains vivant principalement de leur production de coton n'ont pas les moyens de les attaquer en justice.

L'assujettissement économique des peuples du Sud serait alors total. Cette affirmation peut-elle être soutenue à l'heure où de nouvelles oligarchies s'imposent économiquement dans des pays à fort développement tels que l'Inde, ou la Chine, créant ainsi une objection réelle à l'hypothèse d'un clivage inéluctable entre l'Occident et le reste du monde ? Et bien oui, selon l'auteur. Tout simplement car ces oligarchies pratiquent elles-mêmes un « *capitalisme imitatif impitoyable, accumulant des richesses astronomiques. Leurs fonds d'investissement détiennent des parts importantes à la Société générale, en France, à l'UBS, en Suisse, et dans nombre d'autres grandes banques d'affaires occidentales* ». Les modalités de leur intégration dans le système économique de leur pays d'origine reprendraient ainsi les méthodes et rouages qui seraient perçus comme humiliants pour les populations des pays du Sud et assimilés à la philosophie économique occidentale. A en croire l'auteur, « *les oligarchies financières chinoise, indienne et occidentale sont concurrentes et solidaires au sein du même système d'oppression et d'exploitation des peuples. La souffrance des populations alimente la haine de l'Occident* ».

La volonté d'universalisme de l'Occident, ou le pouvoir d'un double langage

« *Depuis des siècles, l'Occident tente de confisquer à son seul profit le mot humanité* » Jean Ziegler

Premier terrain d'action de cette monopolisation présumée des pays du Nord, les droits de l'homme. Ce concept juridique est souvent mis en avant sur la scène géopolitique comme étant « *l'armature de la communauté internationale* ».

Cependant, il « *n'existe encore aucun tribunal international pour rendre justice à la victime [ici une population, un Etat] et condamner le délinquant à la réparation* ». La souveraineté politique et économique des Etats restant l'un des principes fondateurs des relations internationales, l'application stricto sensu des droits consacrés dans la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 et des nombreux textes juridiques qui lui ont succédé, repose sur la bonne foi de ces derniers. L'auteur prend notamment l'exemple des Etats-Unis. Grande puissance mondiale et promoteur confirmé des droits fondamentaux, les Etats-Unis font partie des 145 Etats à avoir signé et ratifié la Convention des Nations-Unies contre la torture de 1984. Or, dans le cadre du programme de lutte contre le terrorisme qui a suivi les attentats du 11 septembre 2001, le président Georges W. Bush a signé un *Executive order* (« décret présidentiel ») autorisant les autorités à opérer « *en dehors de toute loi nationale ou internationale* ». Selon les textes américains en vigueur, un « *combattant hostile* » n'est ni un prisonnier de guerre ni un détenu de droit commun. Le droit international sus-cité ne s'applique donc pas et le pays a été accusé de traitements inhumains et dégradants sur les terroristes présumés, principalement au sein de la base militaire de Guantánamo.

Par cet exemple, l'auteur tient à souligner l'adaptabilité du concept des droits de l'homme dont font parfois usage les pays occidentaux pour intervenir dans les affaires internes d'autres Etats. Cette inertie se serait à nouveau traduite au sein des Nations-Unies dans le cadre des Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD) adoptés par l'organisation en septembre 2000. Au nombre de 8, les OMD avaient pour ambition d'éradiquer, à l'horizon 2015, des problématiques non résolues affligeant la planète au seuil du nouveau millénaire : mettre fin à l'extrême pauvreté et à la faim, assurer une éducation primaire à tous les enfants en âge de suivre une scolarité, réduire la mortalité infantile, telles étaient les ambitions des Etats signataires. Or, en 2010, date d'écriture de l'ouvrage, 1 milliard de personnes souffraient de sous-alimentation, soit 200 millions de plus qu'à la signature de l'accord. Cette incapacité à résoudre le problème de la faim à l'heure où les denrées alimentaires produites pourraient nourrir l'ensemble de la planète serait le fruit des « *désastreuses politiques menant au sous-développement croissant des pays les plus pauvres, telles qu'elles sont pratiquées par les puissances occidentales. [...] Aux yeux des peuples du Sud, le sommet du Millénaire apparaît donc comme un pur exercice rhétorique, une nouvelle manifestation du double langage, du cynisme, et de la mauvaise foi de l'Occident* ».

Le Nigéria: mainmise de l'Occident sur les ressources naturelles du pays et corruption

Considéré comme l'un des pays les plus riches du continent africain, le Nigéria est victime d'un vrai paradoxe. Huitième producteur de pétrole du monde et premier producteur africain, « *le pays souffre pourtant d'un manque aigu et chronique d'essence* ». En effet, théoriquement, le pétrole et le gaz nigériens appartiennent à l'Etat fédéral. Mais celui-ci concède des licences d'exploitation aux sociétés privées étrangères. Par ailleurs, dans l'impossibilité économique de remettre en état ses raffineries, « *le Nigéria doit importer la majeure partie des produits pétroliers raffinés dont son économie a besoin* ».

Autre phénomène qui gangrènerait le processus de développement du pays et auquel l'Occident participerait activement, la corruption. « *Un Etat faible, discrédité et inefficace est le partenaire*

rêvé pour les sociétés transcontinentales occidentales, d'autant plus que 90% des ressources budgétaires du pays le plus peuplé d'Afrique proviennent du gaz et du pétrole ». Ces sociétés, présentes notamment dans le delta du fleuve Niger, le plus étendu de la planète, seraient également à l'origine d'une pollution sans précédent au sein de la région. Des scientifiques américains estiment que les champs pétrolifères du delta produisent plus de CO₂ que tous les autres champs du monde réunis. « *Les oil-spills, le déversement du pétrole dans la nature, affligent eux aussi les vingt-sept millions d'habitants du delta* ». La présence de ces sociétés serait ainsi un symbole « *d'arrogance et d'oppression* » pour les habitants, souvent des pêcheurs qui ne bénéficient pas des excédents économiques que procure aux sociétés et à l'Etat l'exploitation des ressources pétrolières. Mais la pollution ne s'arrêterait pas au delta. A Lagos, l'ancienne capitale du pays, « *chaque mois, plus de cinq cent conteneurs remplis de déchets toxiques [...] en provenance d'Europe et des Etats-Unis entrent dans son port* ».

La Bolivie, ou l'émancipation progressive du joug occidental

Comme une grande partie du continent sud-américain, la Bolivie, composée aujourd'hui de près de 11 millions d'habitants, a subi tout au long de son histoire, les dérives du colonialisme et l'ingérence des grandes puissances. Selon Karl Marx, l'accumulation initiale du capital, fondement du développement industriel, financier et politique de l'Occident, s'est opéré dans l'hémisphère Sud. Selon lui, « *le régime colonial assurait des débouchés aux manufactures naissantes, dont la facilité d'accumulation redoubla, grâce au monopole du marché colonial* ». Durant les trois siècles qu'a duré la conquête espagnole, la résistance indienne n'aura jamais faibli.

A l'orée du XIX^{ème} siècle, la conscience de cette histoire blessée a débouché en Bolivie sur l'élection d'un Président bolivien, Evo Morales, investi le 21 janvier 2006. Au nombre de 12 000, les communautés indiennes présentes dans le pays auraient misé sur le programme politique du candidat pour se réapproprier leurs terres et ses ressources. « *Dès son arrivée au pouvoir, Evo Morales met en œuvre une triple stratégie : reconquête des richesses minières, pétrolières et agricoles ; lutte contre la misère ; destruction de l'Etat colonial et édification d'un Etat national* ». La Bolivie possède en effet les plus importantes réserves de gaz de toute l'Amérique latine et des réserves pétrolières équivalentes à celles du Venezuela. Dès son investiture, le Président a ainsi repris le contrôle de nombreuses installations, initialement aux mains de grandes sociétés occidentales. Il s'agissait de faire en sorte que ces sociétés continuent à œuvrer dans le pays, mais de les transformer « *en sociétés de service agissant sous les ordres de l'Etat bolivien* ». Cette même année, « *les exportations minières augmentèrent de 126%* ».

Le deuxième héritage colonial que le Président a cherché à combattre est la misère. La Bolivie est le second pays le plus pauvre du continent après Haïti. « *La sous-alimentation [...] ravage 28% des familles indigènes et 16% des familles métisses et blanches* ». Le gouvernement a ainsi cherché à opérer une redistribution des richesses issues de ses ressources naturelles et a pu mettre en place un plan de développement avec l'aide du PNUD. Concernant enfin la création d'un Etat national, le Président a encouragé la mise en place d'une nouvelle Constitution, adoptée le 25 novembre 2007, qui rappelle les racines indiennes du pays et crée un véritable « *catalogue des droits de l'homme – civils et politiques, économiques, sociaux et culturels* ». Malgré ces efforts, l'avenir politique du pays reste incertain. Les divisions entre les communautés indiennes et les séquelles de la colonisation encore présentes au sein du système économique et politique bolivien laissent planer le doute quant à la capacité de ce dernier à s'émanciper complètement de l'empire occidentale. Début 2016, un référendum visant à permettre à Evo Morales de briguer un 4^{ème} mandat présidentiel a été

rejeté par la population. Reste donc à savoir si son successeur saura lui aussi freiner les appétits de l'Occident dans la région.

Conclusion

« *L'heure de nous-mêmes est venue* ». Aimé Césaire

« *Rarement dans l'Histoire, les Occidentaux ont témoigné d'un tel aveuglement, d'un tel détachement et d'un tel cynisme aujourd'hui* ». La crise économique de 2008 et la flambée des prix alimentaires cette même année « *condamne à la misère de nouvelles catégories sociales, essentiellement urbaines* ». Cet état de fait serait là encore le fruit d'une politique guidée par les grandes puissances. Le FMI et ses plans d'ajustement structurels imposés pour réduire la dette extérieure de nombreux pays en voie de développement, encourage l'agriculture d'exportation, « *au détriment des cultures vivrières* ». Or, huit sociétés occidentales contrôlent, à l'heure de l'écriture de l'ouvrage, l'essentiel du marché mondial des biens alimentaires. Autre stratégie, l'avènement de la lutte contre le réchauffement climatique et « *la conversion massives des aliments de base en agrocarburants* ». L'ensemble de ces données laisse présager selon l'auteur l'assurance pour l'Occident d'une domination politique et économique durable. Mais les risques, notamment géopolitiques, sont bel et bien présents, tant l'histoire des pays du Sud est empreinte de blessures et la volonté de s'émanciper présentes dans les esprits.

....

extraits de <https://rwandaistes.com/2009/08/loccident-reste-sourd-aveugle-et-muet-selon-un-polemiste-suisse/>

Le contenu du livre

Mais pourquoi donc « la haine de l'Occident » ? Pour deux raisons simples : l'Occident s'est répandu dans le monde et a commis bien des crimes. Mais il en a commis deux difficilement pardonnables.

Primo, L'Occident a organisé la traite des Nègres. Secundo, l'Occident a colonisé les peuples du Sud de la planète. La traite, la colonisation. Voilà bien deux raisons suffisantes, selon l'auteur, pour haïr l'Occident. Or ces deux crimes ne se situent pas dans le passé. Ces crimes durent encore. Et l'Occident ne veut ni reconnaître ces crimes ni s'en repentir (« je n'aime pas la repentance », disait Sarkozy) ni encore moins en demander pardon. « L'Occident reste sourd, aveugle et muet ».. « C'est que la mémoire de l'Occident est dominatrice, imperméable au doute face à celle des peuples du Sud, une mémoire blessée. Et l'Occident ignore et la profondeur et la gravité de ces blessures » (p.14)

La traite et ses séquelles se lisent toujours dans la peine et la révolte des Indiens d'Amérique. La colonisation et les colons, nous les croisons encore tous les jours, entrepreneurs venus « investir » sous la protection sourcilleuse de la Banque Mondiale (BM), quitte à limiter l'accès à l'école ou aux soins médicaux (ajustement structurel oblige), soit sous la forme d'experts à peine sortis de l'école, qui n'ont pas encore vécu et viennent vous apprendre à vivre.

Un compatriote de G. Prunier (non expert du Rwanda) cité par Jean Ziegler (Régis Debray) écrivait : « ils ont enlevé le casque. En dessous leur tête reste coloniale ». (p.15)

La haine, ses racines et son dépassement

« Mon livre, écrit Ziegler, voudrait déterrer les racines de cette haine. Il voudrait aussi explorer les voies de son dépassement » (p. 15)

En approfondissant les racines de cette haine de l'Occident, Jean Ziegler découvre (p 15) « les souvenirs pendant longtemps enfouis, des humiliations endurées durant les trois siècles de la traite et de l'occupation coloniale (qui) remontent à la lumière de la conscience ». « La mémoire blessée ».

Alors, à cet Occident dont « le passe-temps favori consiste à donner des leçons de morale au monde entier » (p.16) et « dont la pratique dément constamment les valeurs qu'il proclame » (17) « les peuples, brusquement, se souvenant des humiliations, des horreurs subies dans le passé », les peuples « ont décidé de demander des comptes » (29) ! Nous sommes au lieu dit, selon Ziegler, « aux origines de la haine ». C'est la première partie du livre qui en compte cinq.

Dans cette première partie (« aux origines de la mémoire ») l'auteur décrit les méandres des rapports Nord-Sud, décrit assez la traite pour en faire voir les horreurs, décrit la conquête coloniale, le refus de l'Occident d'en faire un sujet de dialogue lors de la conférence de Durban (Aout-Septembre 2001). La conférence initiée par Koffi Anan (alors SG de l'ONU) et Mary Robinson (alors Haut Commissaire aux Droits de l'Homme) avait pour titre « Conférence mondiale de l'ONU contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance qui y est associée ». (doc ONU A/conf 189/2). Elle se heurta au refus de dénoncer en Occident ce qu'un auteur a appelé « la volonté de conquête » et « la prétention universaliste de l'Occident » (p.25).

En suivant les “méandres de la mémoire”, le livre de Jean Ziegler coule comme un fleuve, rencontre quelques surgissements de la colère, comme l'attentat contre les tours jumelles de New York le 11 septembre 2001; il raconte “la chasse à l'esclave” (p.45), source de la diaspora aux Amériques, une histoire longue qu'évoque Aimé Césaire quand il écrit « j'habite une guerre de 300 ans » (p. 49). Jean Ziegler raconte « la conquête coloniale » et le colonialisme dont « l'essence même est le racisme » défini par Lévi-Strauss comme « une doctrine qui prétend voir dans les caractères intellectuels et moraux attribués à un ensemble d'individus, de quelque façon qu'on le définisse, l'effet nécessaire d'un commun patrimoine génétique » (Racisme et Culture, Paris, Unesco 1971). Un racisme (qui) ne détruit pas que le colonisé. Qui ravage aussi le colon. Emmanuel Kant dit : « l'inhumanité infligée à un autre détruit l'humanité en moi (58) »

Les indiens ont-ils une âme ?

Jean Ziegler évoque la conférence de Valladolid, ville d'Espagne, où l'empereur Charles Quint et le pape Jules III organisèrent, en 1550, une grande controverse pour savoir si « les peuples récemment découverts appartiennent (ils) oui ou non à l'espèce humaine » et si oui ou non « les Indiens.. ont une âme » et si « le Christ est mort pour eux aussi ». (p.200). L'un et l'autre, le pape et l'empereur avaient été inquiétés par « le massacre des Aztèques, des Aymaras, les effroyables tueries commises par la soldatesque ibérique dans les îles » du Pacifique (p.200).

Après un rappel de la conférence de Durban (« Durban ou quand la haine de l'Occident fait obstacle au dialogue »), cette première partie se termine par un « Sarkozy en Afrique » : à

Dakar (« le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire » (p. 81), à Alger (« je veux dire à tous les adeptes de la repentance... ; de quel droit demandez-vous aux fils de se repentir des fautes de leurs pères.. ? »), et chez Aimé Césaire qui refuse d'abord de le recevoir. Et le reçut enfin et lui offrit un exemplaire de son « Discours sur le colonialisme » en pointant du doigt le passage où le poète dit, après avoir souligné ce que la colonisation ne fut pas (« ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ... ni élargissement de Dieu, ni expression du droit » ; « l'Europe est moralement, spirituellement indéfendable » (92).

Le double langage

Le cas de l'Occident est aggravé par le double langage. Les valeurs préconisées comme universelles par l'Occident ne sont pas valables pour les non-Occidentaux sur le sol occidental. « Pendant des siècles (l'Occident) s'est montré incapable d'appliquer aux autres peuples, notamment à ceux dont il tenait le destin dans ses mains, les principes qu'il appliquait aux siens, et qui ont fait sa grandeur » (Amin Maalouf, *Le Dérèglement du monde*, éd. Grasset 2009, p.241,3). Dans le Sud, l'homme occidental n'est pas égal aux hommes du Sud : il est au-dessus d'eux.

Le Rwanda a connu coup sur coup deux « incidents » emblématiques sur ce sujet. Un prêtre belge fut interpellé à l'aéroport de Kigali pour complicité de génocide. Ce fut une levée de boucliers parmi les Occidentaux : droits-de-l'hommeistes, politiciens, simples colons, journalistes occidentaux. Pour tout ce monde et pour son gouvernement il ne pouvait qu'être innocent ; ceux qui ont voulu son interpellation étaient coupables. La même opinion était partagée par ceux des Rwandais dont la colonisation intérieure avait « réussi » ou par ceux qui avaient maille à partir avec le nouveau régime rwandais.

Le deuxième incident concernait l'avion de SN Brussels cloué au sol par les autorités rwandaises de l'aviation civile. Allons donc ! Un avion européen ne peut pas être trouvé défaillant par des Africains !

L'Occident jusqu'ici semble ne pas avoir encore compris que son comportement « deux poids deux mesures » sape la crédibilité des valeurs qu'il prétend être universelles et qu'il veut imposer partout. En réalité, l'Occident qui s'est répandu dans le monde entier, est resté fermé sur lui-même. Il ne connaît du monde que ce que lui en disent ses « experts » ou ses créatures préférées.

Qu'est-ce que l'occident ?

Mais, en fait, qu'entend-on par le terme « Occident » ?

« L'Occident, selon J. Ziegler, est d'abord un territoire. Mais ses frontières changent au fil des siècles. D'abord purement européen, il devient euro-atlantique avec « la découverte de l'Amérique » (p. 24) Pour Fernand Braudel, un chercheur français cité par Ziegler, « l'Occident se définit essentiellement par son mode de production, le capitalisme » (25). Le capitalisme « reste rivé à son rêve de conquête planétaire », mais « en dépit de la mondialisation, il n'occupe pas tout l'espace social, ni dans les terres conquises, ni dans les terres d'origine » (p.25 note)

L'Occident serait donc à la fois un territoire et un mode de production. Maalouf propose « une distinction entre l'Occident universel, diffus, implicite, qui a investi l'âme de toutes les nations de la terre et l'Occident particulier, géographique, politique, ethnique, celui des nations blanches d'Europe et d'Amérique du Nord. Il ajoute : « C'est ce dernier qui se trouve aujourd'hui dans l'impasse » (p.41) A noter qu'il oublie les grosses ramifications sud-américaines...

C'est à l'Occident-capitalisme que le socialiste Ziegler, un peu partial et partiel, impute l'échec, la honte, la haine méritée, la « domination féroce et organisée ».du monde.

Jean Ziegler raconte ensuite la domination de l'Occident au sein des ACP (Afrique Caraïbes Pacifique), au sein des organisations internationales (Fond Monétaire International (FMI), Organisation Mondiale du Commerce (OMC), Banque Mondiale (BM), etc..) avant de s'arrêter à un cas africain, le Nigeria où devant l'immensité du profit la BM n'a cure de la démocratie. C'est la quatrième partie du livre. «Nigéria : la fabrique de la haine » (p.139).

Le royaume des géants du pétrole où l'opulence insensée trône sur la misère inouïe. Que ce soit dans Abuja-la-capitale des « parrains » autochtones, que ce soit dans « Lagos, poubelle de l'Occident » où entrent « chaque mois, près de 500 conteneurs remplis de déchets toxiques (amiante, acides, solvants ioniques, métaux, composants électroniques, etc) en provenance d'Europe et des Etats-Unis » (p.180).

Une lueur d'espoir

Le long de ce pèlerinage-calvaire où apparaît le visage de l'Occident dominateur, fondement, selon Jean Ziegler, de sa haine généralisée, la Bolivie apparaît comme une lueur d'espoir par sa rupture avec l'Occident de la traite et de la colonisation. « Pour la première fois depuis cinq cents ans un Indien, un homme de cette raza cobriza, de ce peuple à la peau couleur de cuivre, est le président démocratiquement élu d'un pays des Amériques » (p.270).

C'est la fête à Lapaz, la capitale, et dans tout le pays. Et pendant que la fête tourne, les Boliviens agitent dans leurs têtes les projets de demain : de « fierté retrouvée », de « réappropriation des richesses », de « vaincre la misère », de construire « l'Etat national » (p.251) fondé sur le droit, l'égalité et la solidarité. Car, dit J.- J Rousseau (p. 251) « dans les relations d'homme à homme, le pire qui puisse arriver à l'un est de se trouver à la discrétion d'un autre ».

Les Boliviens, avec à leur tête Evo Morales, peuvent caresser les rêves les plus fous. Parce que libérés, ils peuvent à nouveau se découvrir eux-mêmes, en renouant avec les lointains siècles de gloire, avant la longue et lourde domination de l'Occident.

« L'heure de nous-mêmes est venue »

Pour cela, selon Jean Ziegler dans son Epilogue (283), il faut d'abord rompre, dans l'hémisphère sud, avec le système destructeur des populations. « Dans l'hémisphère Sud, les épidémies, la faim, l'eau polluée et les guerres civiles... détruisent chaque année presque autant d'êtres humains que la seconde guerre mondiale en 6 ans » (290).C'est-à dire environ 60 millions de tués et de mutilés, militaires et civils confondus (p.290)

Pour rompre avec ce système, Ziegler propose entre autres, « la construction nationale dans les pays du Sud » (290).

En effet, « la plupart des Etats » de l'hémisphère Sud « n'ont jamais connu d'indépendance véritable ». « L'Etat colonial est resté intact, les maîtres ayant changé de masque » (291). L'heure a sonné de « construire des nations capables de rompre avec l'Occident. De faire de la haine une force de justice, de progrès et de liberté. Et de droit » (293)

La haine seule est un chemin sans issue ; elle peut conduire au repli sur soi qui est stérile. Il faut retrouver son identité en évitant la crispation identitaire. « A l'opposé de la crispation identitaire, la nation (à reconstruire) est porteuse de valeurs universelles. Elle accepte les différences et les réunit dans la conscience d'appartenir à un ensemble protecteur » (294,2). « La rencontre des cultures singulières, la complémentarité des appartenances constituent la richesse des nations » (294,5). A condition que chaque nation se soit d'abord débarrassée de la domination des autres. « L'heure de nous-mêmes est venue », disait Aimé Césaire.

« Le Sud ne veut plus d'un Occident universel. Mais Sud et Occident sont colocataires d'une même planète » (295).

Voilà, pour sûr, un livre qu'il faut lire et méditer

Jean Ziegler

LA HAINE DE L'OCCIDENT

Albin Michel

2008